

**« LE MINISTÈRE SACERDOTAL
DANS LA LUMIÈRE DE L'EXPÉRIENCE
SPIRITUELLE D'ÉLISABETH DE LA TRINITÉ »¹**

Publié dans *Elisabeth de la Trinité. L'aventure mystique*, Recherches Carmélitaines 5,
Éditions du Carmel, 2006, p. 581-609.

Depuis près d'un siècle, par sa vie et ses écrits, Élisabeth de la Trinité exerce une influence profonde sur de nombreux prêtres. Ceux-ci sont sensibles au recueillement qui émane de ces textes, et aussi au fait qu'ils favorisent des passages entre théologie et vie spirituelle : nourris de l'Écriture, ils orientent vers la contemplation du Mystère du Christ et de l'Église. De son vivant, la carmélite de Dijon a été marquée par plusieurs figures sacerdotales : le Chanoine Angles (qu'elle rencontrait durant ses vacances dans le Midi et à qui, le premier, elle a confié sa vocation religieuse²) et le Père Irénée Vallée (dominicain, dont les enseignements au Carmel ont tant nourri Élisabeth³). Son *Journal* montre également la place que tenaient dans sa jeunesse les prêtres de sa paroisse, ceux qui ont été ses confesseurs, ainsi que des prédicateurs de retraites paroissiales. Au long de sa vie, Élisabeth a eu une correspondance suivie avec le Chanoine Angles et avec l'abbé Chevignard (frère du mari de sa sœur Marguerite, séminariste du diocèse de Dijon, qui sera ordonné le 29 juillet 1905). S'y ajoutent deux lettres à l'abbé Beaubis (séminariste de Dijon parti en mission en Chine) et une lettre à l'abbé Jaillet (prêtre du diocèse de Dijon). Dans ces lettres, Élisabeth s'adresse parfois précisément à eux en tant que prêtres, soulignant tel ou tel aspect de leur ministère sacerdotal, mais souvent elle parle d'elle-

1. Les références sont données conformément aux sigles utilisés dans les *Œuvres complètes* (Cerf, Paris, 2002², p. 1109) :

CF	<i>Le Ciel dans la Foi</i> (première moitié d'août 1906)
DR	<i>Dernière retraite</i> (deuxième moitié d'août 1906)
GV	<i>La grandeur de notre vocation</i> (septembre 1906)
J	<i>Journal</i> (1899 – 1900)
L	<i>Lettres</i>
LA	<i>Laisse toi aimer</i> (début octobre 1906)
NI	<i>Notes Intimes</i>
P	<i>Poésies</i>

Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes (pour CF, DR, GV, J, LA), ou aux numéros des *Lettres*, des *Notes* ou des *Poésies* de cette même édition. Les notes de l'éditeur des *Œuvres Complètes* sont citées OC suivi de la page.

2. Cf. OC, p. 233, n. 4 ; p. 366, n. 1.

3. Cf. OC, p. 301, n. 2 ; p. 442-443, n. 2.

même, en sorte qu'il est difficile d'en tirer une monographie sur sa manière d'aider les prêtres. Par ailleurs, la lecture de l'ensemble du *corpus* d'Élisabeth, montre que bien d'autres textes, qui ne sont pas directement adressés à des prêtres, sont susceptibles d'éclairer le sujet qui nous occupe ici.

Nous puiserons donc dans l'ensemble des textes d'Élisabeth de la Trinité, en nous efforçant de tenir compte de leur chronologie. À partir des *Lettres* par lesquelles Élisabeth s'adresse à des prêtres nous dégagerons sa représentation du sacerdoce. Nous examinerons ensuite les textes où elle utilise un vocabulaire sacerdotal pour parler de sa Prieure et d'elle-même (en particulier dans les textes de la dernière année de sa vie, tel *Laisse-toi aimer*). Cela nous conduira à voir comment Élisabeth de la Trinité situe le sacerdoce ministériel par rapport au sacerdoce baptismal. Nous verrons alors comment l'expérience mystique de la carmélite de Dijon jette une vive lumière sur la vie du prêtre comme « *amoris officium* » et comme vie indissolublement missionnaire et contemplative.

Élisabeth de la Trinité et le prêtre

La vision qu'Élisabeth a du prêtre est assez conventionnelle. Elle est marquée par la théologie de son temps, dans la ligne tridentine. En réaction contre le protestantisme qui tendait à réduire le ministère pastoral à la proclamation de la Parole, le Concile de Trente a défini le sacrement de l'ordre essentiellement en référence à l'eucharistie et au sacrement de pénitence : le Christ a institué le sacerdoce en instituant l'eucharistie (c'est pourquoi le Concile ne reconnaît pas de différence essentielle entre les prêtres et les évêques, dans l'ordre de la succession apostolique, puisque les uns comme les autres succèdent aux Apôtres qui ont reçu le pouvoir de célébrer l'eucharistie en mémoire du Seigneur). Le prêtre est vu comme « consécrateur » et médiateur, dans l'eucharistie qui est essentiellement envisagée comme sacrifice ⁴.

4. Cf. Session XXIII (juil. 1563). Le concile de Trente exprimait la foi de l'Église en fonction des questions que posaient alors les remises en cause de la réforme protestante. Mais un concile ne dit pas toute la foi de l'Église. De fait, le concile Vatican II a élargi le regard sur le prêtre en le situant par rapport à la sacramentalité de l'Église toute entière, communion missionnaire, et particulièrement de l'évêque, en précisant sa relation au sacerdoce commun des baptisés, en situant la mission propre des laïcs, en soulignant la place de l'annonce de la Parole dans le ministère, ainsi que sa dimension universelle et missionnaire. Il convient toutefois de tenir compte des 18 canons du *Décret de réforme* de cette Session XXIII du concile de Trente, qui complètent le *Décret* et les *Canons* sur *Le Sacrement de l'Ordre* : la tonalité d'ensemble témoigne d'un souci de réformer la formation et le ministère des prêtres ; le canon XIV souligne l'importance du ministère de la parole et du témoignage personnel des prêtres. Il faut aussi garder présente à l'esprit l'extraordinaire fécondité missionnaire, théologique et spirituelle que la réforme tridentine a eue dans le clergé.

On retrouve bien ces traits dans les *Lettres* d'Élisabeth. Sa correspondance avec le Chanoine Angles le montre. Le prêtre apparaît comme celui qui offre, bénit et sanctifie dans la célébration de la messe. Dans une lettre d'août 1903, Élisabeth demande : « à la sainte Messe, voulez-vous mettre mon âme dans le calice, et puis dites à l'Époux de me faire toute pure, toute vierge, tout une avec Lui ! » (L 177). Un peu plus tard, en juin 1904, elle évoque le prêtre comme « le dispensateur des grâces du bon Dieu » (L 203). Le 9 mai 1906, alors qu'Élisabeth est entrée dans sa dernière maladie, elle s'adresse au prêtre comme à celui qui, dans le sacrifice eucharistique, offre au Christ et par qui le Christ purifie (L 271) : « Puisque vous êtes son prêtre, oh, consacrez-moi à Lui comme une petite hostie de louange qui veut le glorifier, au Ciel, ou sur la terre dans la souffrance tant qu'Il voudra. Et puis, si je m'en vais, vous m'aidez à sortir du purgatoire ». L'idée est reprise souvent durant sa maladie, par exemple dans la lettre 294 de juillet 1906 (toujours au chanoine Angles) : « je ne sais si cette année s'achèvera dans le temps ou dans l'éternité, et je vous demande comme une enfant à son père de vouloir bien, à la sainte Messe, me consacrer comme une hostie de louange à la gloire de Dieu. Oh, consacrez-moi si bien que je ne sois *plus moi mais Lui*, et que le Père, en me regardant, puisse le reconnaître ; que "je sois conforme à sa mort", que je souffre en moi ce qui manque à sa passion pour son corps qui est l'Église, et puis baignez-moi dans le Sang du Christ pour que je sois forte de sa force à Lui ; je me sens si petite, si faible... »

Dans cette même ligne, Élisabeth se fait une très haute idée du prêtre, vu comme un être « divin ». En septembre 1903, elle écrit à sa mère : « cette maman doit se réjouir d'avoir donné au bon Dieu une carmélite, car après le prêtre, je ne vois rien de plus divin sur la terre » (L 178).

Le 2 juin 1904, dans une lettre à l'abbé Beaubis, pour son ordination, Élisabeth donne une sorte de synthèse de sa vision du prêtre comme médiateur des dons de Dieu, et de son ministère essentiellement lié au sacrifice eucharistique : « L'adoration, il me semble que c'est l'hymne qui doit se chanter en votre âme après le grand mystère qui vient de s'opérer en elle. Puisqu'en ces jours le sceau de Dieu l'a marquée de sa frappe divine, vous êtes devenu vraiment "l'Oint du Seigneur", et le Tout-Puissant dont l'immensité enveloppe l'univers semble avoir besoin de vous pour se donner aux âmes ! Lorsqu'à l'autel vous immolez l'Agneau divin, je vous demande un souvenir : mettez mon âme dans le calice afin qu'elle soit baptisée, purifiée, virginisée en son Sang » (L 202).

Le sacerdoce de Mère Germaine

À la fin de sa vie, dans les grandes souffrances de la maladie qui vont la conduire à la mort, alors qu'elle ne vit plus que d'offrande au Christ pour l'Église, à plusieurs reprises, Élisabeth évoque la mission de sa Prieure (Mère Germaine) dans un vocabulaire sacerdotal⁵. Cette manière de parler nous paraît aujourd'hui quelque peu insolite, mais elle était courante à l'époque : les religieux et religieuses voyaient dans leur supérieur un « autre Christ », un médiateur de leur consécration à Dieu et des dons divins.

Chez Élisabeth, ce vocabulaire vient peut-être de Mère Germaine elle-même. Le 17 mai 1906, celle-ci écrivait au Chanoine Angles, après avoir évoqué les grandes souffrances de la maladie d'Élisabeth (qui a failli mourir le 13 mai, après une violente crise) : « Il me semble avoir comme un sacerdoce à exercer avec le divin Maître sur cette petite sainte victime de l'Amour »⁶.

Sous la plume d'Élisabeth, le vocabulaire sacerdotal est utilisé durant la dernière année de sa vie, en 1906. Appliqué à sa Prieure, il apparaît pour la première fois dans la *Poésie* 100, écrite pour la fête de Mère Germaine, le 15 juin 1906 :

« Et Lui te [M. Germaine] consacrait pour que tu sois le Prêtre,
Le Sacrificateur qui m'offrit à l'Amour.
C'est toi qui Lui donnais, qui Lui livrais mon être
Afin qu'Il le consume et la nuit et le jour ! »

En juin 1906, dans une lettre à Mère Marie de Jésus (qui a été Prieure à Dijon et qui est maintenant Prieure de la fondation de Paray Le Monial, où Élisabeth a failli entrer en 1901), Élisabeth parle de Mère Germaine comme de « notre Pontife consécrateur » qui l'offre en « hostie de louange » aux intentions de Mère Marie de Jésus (L 306). À propos d'une sœur qui avait fait profession entre les mains de Mère Marie de Jésus, en décembre 1899, Élisabeth parle de « la dernière hostie que vous avez offerte au Seigneur en ce monastère » (L 306). En septembre 1906, Élisabeth appelle encore sa Prieure « mon Prêtre » (P 113). En octobre 1906, elle l'appelle « mon prêtre saint » (adresse de LA 1). En octobre 1906 encore, elle écrit, dans un mot à sa Prieure : « je sens si fort la puissance de votre sacerdoce sur mon âme » (L 320). En octobre 1906 toujours, les *Lettres* 320 et 321, à Mère Germaine, sont adressées à « mon prêtre aimé ». Et c'est encore d'octobre 1906 que

5. Cf. Conrad De Meester, OC, p. 191.

6. Cité dans OC, p. 679, n. 1.

date la très belle *Poésie* 121, toute entière consacrée au rôle de Mère Germaine dans l'offrande d'Élisabeth :

« O ma Mère, c'est toi, ce Pontife à l'autel
Et *Laudem gloriae* est la petite hostie.
(...)
Ah, j'ai si bien compris sous sa grande clarté
Que si Dieu m'avait prise et m'avait acceptée,
C'est parce que c'est toi qui m'avait présentée,
Toi dont le moindre don plaît à la Trinité.
Que j'eus donc de bonheur d'être offerte en ta main !
C'est pour cela que Dieu me prend, me sacrifie... »

Ainsi, pour Élisabeth, Mère Germaine est un « *alter Christus* », en tant qu'elle est « le prêtre » qui a reçu les vœux religieux de « l'hostie » offerte à Dieu, et qui l'aide à s'offrir au Christ dans ses souffrances et sa maladie.

Faut-il ne voir dans ce langage qu'une pieuse exagération ? Regardons comment Élisabeth parle de son propre sacerdoce. Nous verrons que, derrière un langage quelque peu suranné, se cache une intuition très juste et une idée très haute de la vocation baptismale.

Le sacerdoce d'Élisabeth

Déjà en septembre 1902, alors qu'elle est encore au noviciat du Carmel, Élisabeth ne craint pas de parler à Germaine de Gemeaux (qui pense au Carmel) de son pouvoir de « consacrer » les autres, s'ils le veulent, c'est-à-dire de les présenter au Seigneur dans l'amour (L 136) :

« Cette lettre vous arrivera pour le 17. Ce jour-là je ferai la sainte Communion pour vous et, si vous voulez bien me donner votre âme, je la consacrerai à la Sainte Trinité afin qu'elle vous introduise dans la profondeur du Mystère, et que ces Trois que nous aimons tant toutes deux soient vraiment le Centre où s'écoule notre vie ! »

Mais c'est surtout dans les dernières semaines, à l'automne 1906, qu'Élisabeth va utiliser en vérité ce vocabulaire sacerdotal, pour sa Prieure, mais aussi pour parler de sa propre mission. Dans sa « lettre-testament » *Laisse-toi aimer* – écrite spontanément à sa Prieure, à la fin de ce mois d'octobre 1906, en signe de reconnaissance –, Élisabeth est poussée à décrire sa mission posthume comme l'exercice d'une fonction sacerdotale : « là-Haut je vais remplir à mon tour un sacerdoce sur votre âme. C'est l'Amour qui m'associe à son œuvre en vous » (LA 3). Cette fonction aura une dimension prophétique : « Quand vous lirez ces lignes, votre petite Louange de gloire ne chantera plus sur la terre, mais elle

habitera l'immense Foyer d'amour ; vous pourrez donc la croire et l'écouter comme étant "le porte-voix" du bon Dieu » (LA 1 ; cf. LA 6 où l'expression « porte-voix » est reprise). Élisabeth a également le sentiment qu'après sa mort elle pourra, dans le Christ, venir régner dans le cœur de sa Prieure, afin que celle-ci soit en communion avec la Trinité : « Si vous le lui permettez, votre petite hostie passera son Ciel au fond de votre âme : elle vous gardera en société avec l'Amour, croyant à l'Amour » (LA 4⁷).

C'est donc dans l'au-delà, après sa mort, qu'Élisabeth pressent qu'elle exercera sa fonction sacerdotale, prophétique et royale. Pourquoi ce report eschatologique du sacerdoce baptismal ? Parce que Élisabeth a perçu que, baptisée, elle ne peut être vraiment « prêtre, prophète et roi » qu'en étant établie dans le Christ, unique Prêtre. Élisabeth est consciente que c'est dans la mesure où elle est pleinement unie au Christ Jésus, que lui-même pourra l'associer à son action sacerdotale. Dans la lettre 309 (de septembre 1906), elle écrit à sa mère :

« c'est le bon Dieu qui se plaît à immoler sa petite hostie, mais cette messe qu'Il dit avec moi, dont son Amour est le prêtre, peut durer longtemps encore. La petite victime ne trouve pas le temps long dans la Main de Celui qui la sacrifie et peut dire que, si elle passe par le sentier de la souffrance, elle demeure bien plus encore sur la route du bonheur, du *vrai*, maman chérie, de celui que nul ne saurait lui ravir. »

Il faut être « hostie de louange », comme Élisabeth le dira plus tard, pour participer au sacerdoce du Christ. Car le sacerdoce baptismal consiste avant tout dans l'offrande de soi saisie par celle du Christ en son mystère pascal.

Élisabeth de la Trinité a donc un sens profond et juste de la dimension sacerdotale de la vocation baptismale, qu'elle considère en vérité comme une participation au sacerdoce du Christ. C'est dans cette lumière qu'il faut comprendre les textes dans lesquels elle parle à sa Prieure comme à un prêtre : la mission de celle-ci se situe dans la ligne de sa vocation baptismale, avec un charisme particulier pour guider sa communauté. Par son expérience spirituelle, Élisabeth a rejoint la doctrine ancienne du sacerdoce commun baptismal, remise en lumière par le Concile Vatican II :

« Le Christ Seigneur, Grand Prêtre pris parmi les hommes (cf. He 5, 1-5) a fait du peuple nouveau "un royaume... et des prêtres pour son Dieu et Père" (cf. Ap 1, 6 ; Ap 5, 9-10). Les baptisés en effet, par la régénération et l'onction de l'Esprit Saint, sont consacrés pour être une demeure spirituelle et un sacerdoce saint, en vue d'offrir, par toutes les activités de l'homme chrétien, autant de sacrifices spirituels

7. Élisabeth s'appuie ici sur des paroles d'Angèle de Foligno, abondamment citée dans *Laisse-toi aimer* (cf. OC, p. 190, n. 6 ; p. 198).

[*spirituales hostias*] et d'annoncer les actes de puissance de celui qui des ténèbres les a appelés à son admirable lumière (cf. 1 P 2, 4-10). C'est pourquoi, tous les disciples du Christ, persévérant dans la prière et louant ensemble Dieu (cf. Ac 2, 42-47), doivent s'offrir eux-mêmes en hostie vivante, sainte, agréables à Dieu [*hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*] (cf. Rm 12, 1), porter témoignage du Christ sur toute la surface de la terre, et rendre raison, à ceux qui le demandent, de l'espérance qui est en eux de la vie éternelle (cf. 1 P 3, 15). »⁸

C'est donc à partir de ce sens profond du sacerdoce baptismal que nous pouvons comprendre comment le message spirituel d'Élisabeth convient éminemment au prêtre.

Sacerdoce baptismal et sacerdoce ministériel

Le sacerdoce des baptisés consiste à offrir le sacrifice spirituel de toute sa vie⁹. Ce sacrifice s'accomplit dans l'offrande du Christ au Père, par le ministère de l'Église. Le prêtre, en célébrant l'eucharistie en vertu du sacerdoce ministériel qu'il a reçu de l'Église, sert le sacerdoce baptismal. Le sacerdoce ministériel et le sacerdoce baptismal trouvent tout leur sens dans l'eucharistie. C'est encore dans ses *Lettres* à l'abbé Chevignard qu'Élisabeth manifeste sa très juste vision de la manière dont le sacerdoce ministériel est au service de la perfection du sacerdoce baptismal. Notons qu'il ne s'agit pas d'une perfection morale (que le prêtre devrait favoriser par exemple dans sa prédication) mais d'une sanctification dans la charité, par la grâce du Christ qui est fruit de l'eucharistie, comme l'écrit Élisabeth au jeune abbé le 21 juillet 1905, peu après son ordination :

« puisque vous êtes le prêtre de l'Amour je viens vous demander, avec la permission de notre Révérende Mère, de vouloir bien *me consacrer* à Lui demain à la sainte Messe. Baptisez-moi dans le Sang de l'Agneau afin que, vierge de tout ce qui n'est pas Lui, je ne vive que pour aimer d'une passion toujours croissante, jusqu'à cette heureuse *unité* à laquelle Dieu nous a prédestinés en son vouloir éternel et immuable. » (L 234)

Plus tard, le 8 octobre 1905, elle souligne encore plus nettement cette perception qu'elle a de l'accomplissement du sacerdoce baptismal dans l'offrande eucharistique par la médiation du sacerdoce ministériel :

8. Constitution sur l'Église, *Lumen Gentium* (cité LG), 10.

9. Cf. le célèbre sermon de saint Pierre Chrysologue (380-450) : « écoutons maintenant l'adjuration de l'Apôtre : *Je vous adjure d'offrir vos corps* (Rm 12, 1). L'Apôtre, par cette demande, a fait accéder tous les hommes au sommet du sacerdoce : *offrir vos corps, comme un sacrifice vivant*. Quelle fonction sans précédent que celle du sacerdoce chrétien ! L'homme y est à lui-même et la victime et le prêtre ; l'homme n'a pas à chercher au dehors ce qu'il doit immoler à Dieu ; l'homme apporte avec lui et en lui ce qu'il doit offrir pour lui-même à Dieu en sacrifice (...) Sois le sacrifice et le prêtre de Dieu ! Ne néglige pas le don que t'a concédé la souveraineté divine. Revêts la robe de la sainteté ; (...) fais brûler sans cesse l'encens de ta prière ;

« Lorsque vous consacrez cette hostie où Jésus "le seul Saint" va s'incarner, voulez-vous me consacrer avec Lui "comme *hostie de louange à sa gloire*", afin que toutes mes aspirations, tous mes mouvements, tous mes actes soient un hommage rendu à sa Sainteté. "Soyez saints, parce que je suis saint" ; c'est sous cette parole que je me recueille, elle est la lumière aux rayons de laquelle je vais marcher durant mon divin voyage. Saint Paul me l'explique et me la commente lorsqu'il dit : "Dès l'éternité Dieu nous a choisis dans le Christ afin que nous soyons immaculés, saints devant Lui dans l'amour". C'est donc là le secret de cette pureté virginale : demeurer en l'Amour, c'est-à-dire en Dieu, "*Deus Caritas est*". » (L 244)

Comme le dira plus tard le Concile Vatican II, c'est bien dans l'eucharistie que se nouent le sacerdoce baptismal et le sacerdoce ministériel, ce dernier étant au service du premier, c'est-à-dire de la sainteté du peuple de Dieu tout entier, dans la charité du Christ¹⁰.

La convergence de ce sens profond de sa vocation de baptisée et d'un haut idéal de la vocation sacerdotale conduit Élisabeth à unifier l'une et l'autre vocation dans le Christ. Comme elle l'écrit à l'abbé Chevignard (L 214, du 29 novembre 1904), le prêtre comme la carmélite sont appelés à s'unir au Christ pour lui être « comme une humanité de surcroît »¹¹, en particulier en participant à son mystère pascal :

« Saint Augustin dit que "l'amour, oublieux de sa propre dignité, est assoiffé d'élever et de grandir l'être aimé : il n'a qu'une mesure, c'est d'être sans mesure". Je demande à Dieu de vous combler avec cette mesure sans mesure, c'est-à-dire selon les "richesses de sa gloire", que le poids de son amour vous entraîne jusqu'à cette heureuse perte dont parlait l'Apôtre lorsqu'il s'écriait "*Vivo enim jam non ego, vivit vero in me Christus*". C'est là le rêve de mon âme de carmélite, c'est aussi je crois celui de votre âme sacerdotale, c'est surtout celui du Christ, et je Lui demande de le réaliser pleinement en nos âmes ; soyons-Lui en quelque sorte une humanité de surcroît en laquelle Il puisse renouveler tout son Mystère. »

empoigne le glaive de l'Esprit ; fais de ton cœur un autel. » (PL 52, 499-500, cité dans *Liturgie des Heures*, t. II, p. 594-596)

10. S'appuyant sur l'Écriture et la Tradition (notamment Pie XI et Pie XII, cités dans le texte aux notes 2 et 3), LG, 10 souligne en effet, à la suite du texte cité plus haut : « Le sacerdoce commun des fidèles et le sacerdoce ministériel ou hiérarchique, tout en différant entre eux selon leur essence et non pas seulement leur degré, sont cependant ordonnés l'un à l'autre : l'un et l'autre, en effet, chacun selon son mode propre, participent de l'unique sacerdoce du Christ². Celui qui a reçu le sacerdoce ministériel forme et dirige, en vertu du pouvoir sacré dont il jouit, le peuple sacerdotal, célèbre le sacrifice eucharistique en la personne du Christ et l'offre à Dieu au nom de tout le peuple ; les fidèles, pour leur part, en vertu de leur sacerdoce royal, concourent à l'offrande de l'Eucharistie³ et exercent ce sacerdoce par la réception des sacrements, par la prière et l'action de grâces, par le témoignage d'une vie sainte et par l'abnégation et une charité active. » (2) Cf. Pie XII, alloc. *Magnificate Dominum*, 2 nov. 1954 : AAS 46 (1954), p. 669. Encycl. *Mediator Dei* 20 nov. 1947 : AAS 39 (1947), p. 555. (3) cf. Pie XI, Encycl. *Miserentissimus Redemptor*, 8 Mai 1928 : AAS 20 (1928), p. 171 sv. Pie XII, alloc. *Vous nous avez*, 22 sept. 1956 : AAS 48 (1956), p. 714. Voir aussi LG, 34 et le Décret sur la Formation des Prêtres, *Presbyterorum Ordinis* (cité PO), 2.

11. La lettre est du 29 novembre 1904. Le 21 novembre, Élisabeth a utilisé cette formule dans sa célèbre prière « Ô mon Dieu, Trinité que j'adore ». Elle vient sans doute de Mgr Gay (cf. OC, p. 912, n. 28).

Le cœur de toute existence, qu'il s'agisse de la personne baptisée ou plus spécialement du prêtre, est donc de permettre au Christ de réaliser en chacun son Mystère, au sens du *mustèrion* paulinien, à savoir de devenir de plus en plus les enfants bien-aimé du Père, en lui, le Fils incarné, par l'Esprit Saint (cf. Eph 1, 3-14). Quand le même abbé Chevignard se trouve dans les dernières semaines préparatoires à son ordination presbytérale (qui aura lieu le 29 juin 1905), Élisabeth écrit :

« Saint Paul, dans son épître aux Romains, dit que "ceux qu'Il a connus en sa prescience, Dieu les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils". Il me semble que c'est bien de vous qu'il est question ici : n'êtes-vous pas ce prédestiné que l'Éternel a élu pour être son prêtre ; et je crois qu'en son activité d'amour le Père se penche sur votre âme, qu'Il la travaille de sa main divine avec sa touche délicate, afin que la ressemblance avec l'Idéal divin aille toujours croissant jusqu'au grand jour où l'Église vous dira : "*Tu es sacerdos in aeternum*". Alors tout en vous sera pour ainsi dire une copie de Jésus Christ le Pontife suprême et vous pourrez le reproduire sans cesse en face de son Père et devant les âmes. Quelle grandeur ! C'est la "vertu suréminente de Dieu" qui s'écoule en votre être pour le transformer et le diviniser. Quel recueillement, quelle attention amoureuse à Dieu réclame cette œuvre sublime ! (...) A Dieu, monsieur l'Abbé, qu'Il nous rende *vrais de sa vérité*, afin que dès ici-bas nous soyons la "louange de sa gloire" » (L 231).

Puis, dans les derniers jours qui précèdent son ordination, elle insiste encore :

« Comme ce pontife, "sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de jours, sans fin de vie, image du Fils de Dieu", dont saint Paul parle dans l'épître aux Hébreux, vous devenez aussi, par l'onction sainte, cet être qui n'appartient plus à la terre, ce médiateur entre Dieu et les âmes, appelé à faire "éclater la gloire de sa grâce" en participant à la "suréminente grandeur de sa vertu". Jésus, le Prêtre éternel, disait au Père en entrant dans le monde : "Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté". Il me semble qu'à cette heure solennelle de votre entrée dans le sacerdoce ce doit être aussi votre prière, et j'aime la faire avec vous !... Vendredi au saint Autel lorsque, pour la première fois, entre vos mains consacrées Jésus, le Saint de Dieu, viendra s'incarner en l'humble hostie, n'oubliez pas celle qu'Il a conduite sur le Carmel afin qu'elle y soit la louange de sa gloire ; demandez-Lui de l'ensevelir dans la profondeur de son mystère, et de la consumer des feux de son amour ; puis offrez-la au Père avec l'Agneau divin. A Dieu, monsieur l'Abbé, si vous saviez comme je prie pour vous. "Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, la charité de Dieu et la communication de l'Esprit Saint soient avec vous". » (L 232)

Arrêtons-nous sur ces deux textes. Ils indiquent avec une grande justesse l'articulation entre le sacerdoce baptismal et le sacerdoce ministériel dans l'être et la vie même du prêtre. En effet, dans ces deux lettres, Élisabeth souligne que le prêtre est image vivante du Christ unique grand prêtre (« pour ainsi dire une copie de Jésus-Christ le Pontife suprême »), le rendant présent au milieu des hommes, destiné à « le reproduire sans cesse en face de son Père et devant les âmes » (L 231), devenant ainsi, par la consécration

du sacrement de l'ordre (« par l'onction sainte »), médiateur à l'image de Melchisédech (L 232).

Mais Élisabeth souligne surtout que cette vocation appelle le futur prêtre à une vie de conformité au Christ, en réponse à la grâce prévenante du Père : « je crois qu'en son activité d'amour le Père se penche sur votre âme, qu'Il la travaille de sa main divine avec sa touche délicate, afin que la ressemblance avec l'Idéal divin aille toujours croissant » (L 231). Il s'agit donc, pour le futur prêtre, de laisser le Père agir en lui, afin que sa puissance le transforme et le divinise, pour que tout en lui soit image du Christ Jésus devant Dieu et devant les hommes (cf. L 231). Cela appelle de sa part « recueillement » et « attention amoureuse », humilité (« qu'Il nous rende *vrais de sa vérité* », L 231) et pleine correspondance à la volonté divine, à l'image de Jésus, unique Prêtre, entrant en ce monde en disant « Me voici, Ô Dieu, pour faire votre volonté » (cf. L 232). Devenir « louange de gloire » – par le plein exercice de la vie baptismale et en vertu du sacrement de l'ordre – est donc le chemin de la parfaite réalisation de la vocation du pasteur¹².

La vie du prêtre comme « amoris officium »

À l'ordination, par les mains de l'évêque, le don de l'Esprit Saint fait d'un homme pécheur un instrument vivant du Christ, configuré à Lui pour l'Église. Le ministre ainsi ordonné ne peut donc répondre à cette vocation que dans la puissance du même Esprit Saint. Lui qui est « l'Esprit d'amour », comme l'appelle Élisabeth¹³, il répand l'amour en

12. Cf. Jean-Paul II, Exhortation Apostolique post-synodale sur la formation des prêtres dans les circonstances actuelles (1992), *Pastores dabo vobis* (cité PDV), 20 : « Certes, par la consécration baptismale, ils ont déjà reçu, comme tous les chrétiens, le signe et le don d'une vocation et d'une grâce qui comporte pour eux la possibilité et l'exigence de tendre, malgré la faiblesse humaine, à la perfection dont parle le Seigneur : "Vous, donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5, 48). Mais cette perfection, les prêtres sont tenus de l'acquérir à un titre particulier : en recevant l'Ordre, ils ont été consacrés à Dieu d'une manière nouvelle pour être les instruments vivants du Christ Prêtre éternel, habilités à poursuivre au long du temps l'action admirable par laquelle, dans sa puissance souveraine, il a restauré la communauté humaine tout entière. Dès lors qu'il tient à sa manière la place du Christ en personne, tout prêtre est, de ce fait, doté d'une grâce particulière ; cette grâce lui permet de tendre, par le service des hommes qui lui sont confiés et du peuple de Dieu tout entier, vers la perfection de Celui qu'il représente ».

13. Le lien d'Élisabeth à l'Esprit Saint n'a peut-être pas été suffisamment souligné. Il est pourtant essentiel et traverse toute son existence. Déjà durant sa jeunesse, avant le Carmel, elle écrit une poésie qui est un cri de confiance en l'action de l'Esprit Saint en elle (cf. P 54 du 29 mai 1888). Plus tard, dans une lettre au chanoine Angles, à la veille d'entrer en retraite annuelle, avant la Pentecôte en 1905, Élisabeth exprime sa conscience que sa mission principale est de se livrer à l'Esprit Saint : « Pendant ces dix jours, il me semble que je serai encore plus près de vous, puisque je serai plus en Lui. Saint Paul, dont je cultive les belles épîtres, qui font mon bonheur, dit que "nul ne sait ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu". Le programme de ma retraite sera donc de me tenir par la foi et l'amour sous "l'onction du Saint" dont parle saint Jean, puisqu'Il est le seul qui "pénètre les profondeurs de Dieu". Oh, priez pour que je ne le contriste pas, cet Esprit d'amour, mais que

nos cœurs (cf. Rm 5, 5). C'est dans cet amour, accueil du don de l'Esprit Saint et expression du don de soi de la personne, que le prêtre peut « accomplir ce qu'il a reçu » et réaliser sa vocation. La charité pastorale est en effet le cœur de l'existence du prêtre¹⁴. Imprégnant son ministère elle en fait un *amoris officium*. Cette expression est de saint Augustin, commentant la rencontre entre Jésus ressuscité et Pierre (Jn 21, 15-19) :

« Le Seigneur demande – ce qu'il savait bien –, non pas seulement une fois, mais deux et trois fois : si Pierre l'aime. Et chaque fois, il n'entend rien d'autre de Pierre, sinon qu'il est aimé de celui-ci ; et chaque fois il ne confie rien d'autre à Pierre que de paître ses brebis. Au triple reniement répond la triple confession, pour que la langue ne serve pas moins à l'amour qu'à la crainte, et que la mort imminente ne semble en faire dire plus que la vie ici présente. *Que ce soit un ministère d'amour de paître le troupeau du Seigneur*¹⁵, si ce fut un signe de crainte que de renier le Pasteur. »¹⁶

Ce mot de saint Augustin est cité dans *Presbyterorum Ordinis*, 14. Il est repris plusieurs fois dans *Pastores dabo vobis*¹⁷, pour indiquer le don et l'exercice de la charité du Christ comme cœur de la vie et du ministère du prêtre :

je Lui permette d'opérer en mon âme toutes les créations de sa grâce. (...) A Dieu, cher monsieur le Chanoine, bénissez-moi et donnez-moi à l'Esprit d'amour et de lumière. » (L 230)

14. Sur la charité pastorale, voir PO, 14 à 17. Cette expression (« charité pastorale ») est au cœur de PDV (49 occurrences !). Citons quelques passages du n° 23 (où l'expression se trouve 14 fois !) : « Le principe intérieur, la vertu qui anime et guide la vie spirituelle du prêtre, en tant que configuré au Christ Tête et Pasteur, est la charité pastorale, participation à la charité pastorale du Christ Jésus : don gratuit de l'Esprit Saint, et, en même temps, engagement et appel à une réponse libre et responsable de la part du prêtre. Le contenu essentiel de la charité pastorale est le don de soi, le don total de soi-même à l'Église, à l'image du don du Christ et en partage avec lui. (...) C'est pourquoi la charité du prêtre se relie d'abord à celle de Jésus Christ. C'est seulement si elle aime et sert le Christ Tête et Époux que la charité devient source, critère, mesure, impulsion de l'amour et du service du prêtre envers l'Église, corps et épouse du Christ. C'est bien ce dont l'Apôtre Paul a une conscience limpide et forte, lui qui écrit aux chrétiens de l'Église de Corinthe : "Nous ne sommes, nous, que vos serviteurs, à cause de Jésus" (2 Co 4, 5). C'est surtout l'enseignement explicite de Jésus qui ne confie à Pierre le ministère de paître son troupeau qu'après un triple témoignage d'amour, et même d'un amour de prédilection : "Il lui dit pour la troisième fois "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" Pierre lui dit : "Seigneur tu sais tout ; tu sais bien que je t'aime". Jésus lui dit : "Pais mes brebis" (Jn 21, 17). »

15. C'est l'expression à laquelle renvoie PO, 14 et qui est entièrement citée dans PDV, 24.

16. *In Iohannis Evangelium Tractatus*, 123, 5 ; PL 35, 1967 (*souligné par nous*). Nous suivons ici la traduction donnée par M. Grison dans « *Amoris officium* (saint Augustin) », *Prêtres diocésains*, n° 1418, Hors-série : *Un ministère d'amour*, nov.-déc. 2004, p. 539-540. Le texte de saint Augustin continue en soulignant la nécessité d'un amour désintéressé pour le troupeau confié : « En effet, est-ce autre chose de dire : "Tu m'aimes ? Pais mes brebis", que de dire : "Si tu m'aimes, ne pense pas à te paître toi-même, mais à paître mes brebis, et comme miennes, non comme tiennes ; cherche ma gloire en elles, non la tienne – mon pouvoir sur elles, non le tien –, mes intérêts, non les tiens ?" (*Ibidem*). Saint Augustin montre ensuite que, paradoxalement, cet amour oblatif contribue hautement à l'accomplissement de soi du pasteur : « Je ne sais pas de quelle inexplicable manière quiconque s'aime lui-même et n'aime pas Dieu, ne s'aime pas lui-même – et quiconque aime Dieu et non pas lui-même, en vérité s'aime lui-même. Car celui qui n'a pas le pouvoir de se faire vivre, meurt assurément en s'aimant lui-même : il ne s'aime donc pas, celui qui s'aime en sorte qu'il ne vive pas. Mais s'il aime Celui duquel procède la vie, en ne s'aimant pas lui-même, il s'aime en vérité davantage, car il se renonce afin d'aimer Celui qui le fait vivre » (*Idem*, p. 540-541).

17. Une fois au n° 23 et trois fois au n° 24.

« Le ministère du prêtre, précisément parce qu'il est une participation au ministère salvifique de Jésus Christ Tête et Pasteur, ne peut manquer de rendre présente sa charité pastorale qui est à la fois source et esprit de son service et du don de lui-même. Dans sa réalité objective, le ministère sacerdotal est "*amoris officium*", selon l'expression déjà citée de saint Augustin ; cette réalité objective se présente justement comme un fondement et comme l'appel d'un *ethos* correspondant, qui ne peut être que celui de l'amour, ainsi que le dit saint Augustin : "*Sit amoris officium pascere dominicum gregem*". Cet *ethos*, et donc la vie spirituelle du prêtre, n'est autre que l'accueil de la "vérité" du ministère sacerdotal, comme *amoris officium*, dans la conscience et dans la liberté, et donc dans l'esprit et le cœur, dans les décisions et dans les actions. » (n° 24)

À ce sujet, Élisabeth a beaucoup à apprendre aux prêtres ! N'a-t-elle pas, dans sa *Dernière Retraite*, défini sa propre vocation comme un « *office de louange de gloire* »¹⁸ ? Dès les premières lignes, Élisabeth indique que, pour celle qui veut être « une louange de gloire », le but de cette retraite est de laisser le Maître l'entraîner vers « le cellier intérieur », dans un seul but : « lui apprendre à remplir l'office qui sera le sien durant l'éternité et auquel elle doit déjà s'exercer dans le temps » (DR 1). Plus loin elle écrit :

« Hier saint Paul, soulevant un peu le voile, me permettait de plonger mon regard en "l'héritage des saints dans la lumière", afin que je voie quelle est leur occupation et que j'essaie autant que possible de conformer ma vie à la leur, pour remplir mon office de "*Laudem gloriae*". » (DR 9)

Le thème de l'office est donc intimement lié à celui de la vocation d'Élisabeth d'être *laudem gloriae* (cf. encore DR 20, 25, 42). « Remplir l'office » est la mission d'une « louange de gloire ». Comme l'a souligné Hans Urs von Balthasar, Élisabeth voit toute la vie de l'Église sous cette lumière du service et plus particulièrement de l'office : cela concerne bien sûr sa vocation religieuse (« l'office monastique ») mais aussi l'ordre sacerdotal. C'est l'amour – reçu de Dieu et donné sans cesse – qui en fait le cœur : « C'est cette consécration de l'amour qui, pour Élisabeth, confère à son existence le caractère d'office. »¹⁹

En effet, en vraie fille de Thérèse de l'Enfant-Jésus, Élisabeth de la Trinité place toute sa vie sous le signe de l'amour. Dès 1901, elle écrivait à Marguerite Gollot : « c'est l'amour que je vous souhaite, ce mot renferme, il me semble, toute la sainteté. Aimons-le donc passionnément, mais de cet amour profond et calme ! Restons recueillies près de

18. Sa *Dernière Retraite* exprime « comment elle envisageait son office de louange de gloire » (Mère Germaine dans l'Avant-Propos de la seconde édition de DR en opuscule, cité par Conrad De Meester, dans OC, p. 146).

19. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle*, trad. J. Ancelet-Heustache (revue par l'auteur), Paris, Ed. du Seuil, 1960 / Livre de Vie, 1990, p. 186.

Celui qui est, près de l'Immuable dont la charité est toujours sur nous » (L 73). Plus tard (en août 1903), dans une lettre à Germaine de Gemeaux, elle associe sa vocation trinitaire à sa vocation à vivre dans et par l'Amour : « je suis "Élisabeth de la Trinité", c'est-à-dire Élisabeth disparaissant, se perdant, se laissant envahir par les Trois (...) Demandez-Lui que je ne vive plus que d'amour, "c'est ma vocation" » (L 172).

L'influence de Thérèse de l'Enfant-Jésus, morte seulement sept ans auparavant, est ici évidente²⁰. Dans cette même lettre, Élisabeth de la Trinité en souligne les implications concrètes : « le matin éveillons-nous dans l'Amour, tout le jour livrons-nous à l'Amour, c'est-à-dire en faisant la volonté du bon Dieu, sous son regard, avec Lui, en Lui, pour Lui seul. Donnons-nous tout le temps sous la forme qu'Il veut (...). Et puis, quand vient le soir, après un dialogue d'amour qui n'a pas cessé en notre cœur, endormons-nous encore dans l'Amour ». Vivre en la présence de la Trinité, « qui repose en nous », c'est donc aussi s'abandonner totalement à « cet Amour infini qui nous enveloppe » (*Ibidem*) – jusque dans la conscience de nos fautes²¹.

« *Vrais dans l'amour* »

Durant ses années d'attente dans le monde, avant son entrée au Carmel (en particulier entre 1899 et 1901), Élisabeth a compris d'expérience que ce ne sont pas les occupations extérieures qui détournent de l'union à Dieu mais l'orientation profonde du cœur qui aime en vérité. Le 1^{er} décembre 1900 elle écrit au chanoine Angles (L 38) : « Ces temps-ci nous avons été très prises par une quantité de choses, puis voilà les réunions qui recommencent ; vous savez si j'aime cela, enfin je l'offre au bon Dieu. Il me semble que rien ne peut distraire de Lui, lorsqu'on n'agit que pour Lui, toujours en sa sainte présence, sous ce divin regard qui pénètre dans le plus intime de l'âme ; même au milieu du monde on peut l'écouter dans le silence d'un cœur qui ne veut être qu'à Lui ! »

Un peu plus tard, au Carmel, elle soulignera que, même au milieu des activités, on peut toujours retrouver la solitude et le silence, « car quand le cœur est pris, qui pourrait venir le distraire ? » (L 49, d'avril-juin 1901). Mais, comme Élisabeth le souligne tout de

20. Sur l'influence thérésienne, cf. OC, p. 494, n. 6 et 7.

21. L 172. La même idée d'une communion continue à Dieu dans l'amour est reprise quelques jours après, le 27 août 1903, dans une lettre au chanoine Angles (L 177) : « Il est en moi, je suis en Lui, je n'ai qu'à l'aimer, qu'à me laisser aimer, et cela tout le temps, à travers toutes choses : s'éveiller dans l'Amour, se mouvoir dans l'Amour, s'endormir dans l'Amour, l'âme en son Âme, le cœur en son Cœur, les yeux en ses yeux, afin que par son contact Il me purifie, Il me délivre de ma misère. »

suite après, dans cette même lettre à Marguerite Gollot, cela suppose un amour qui s'exprime dans un profond détachement : « Le bruit n'arrive qu'à la surface, mais tout au fond, n'est-ce pas, chère Marguerite, il n'y a que Lui ! Oh ! faisons bien le vide, détachons-nous de tout, qu'il n'y ait plus que Lui, Lui seul... que nous ne vivions plus, mais qu'Il vive en nous. » (L 49)

Pour nous faire vivre en communion avec Dieu, même dans les activités les plus prenantes, la charité suppose le renoncement à soi-même, comme Élisabeth l'écrira à l'abbé Chevignard en 1905 : « Faisons le vide dans notre âme afin de Lui permettre de s'élancer en elle pour venir lui communiquer cette vie éternelle qui est la sienne (...) Demandons-Lui de nous rendre vrais dans notre amour, c'est-à-dire de faire de nous des êtres de sacrifice, car il me semble que le sacrifice n'est que l'amour mis en action : "Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi" » (L 250).

Dans sa correspondance, Élisabeth souligne que l'amour vrai ne consiste pas en des sentiments mais en un « dégage­ment total »²². Cet amour se vit dans la foi, ce qui est bien concret dans un ministère dont on ne perçoit que fugitivement et rarement les fruits. Écrivant à une religieuse (le 11 juin 1902), Élisabeth l'invite à aimer comme Marie-Madeleine, en se donnant et en se livrant à Dieu « plus haut que ses sentiments, ses impressions » :

« Oui, chère Sœur, comme Madeleine la grande passionnée, la grande illuminée, passons à travers tout, perdues en son Infini ! "Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé !" Voilà ce qu'Il demande de nous : l'Amour qui ne regarde plus à soi, mais se quitte, monte plus haut que ses sentiments, ses impressions ; l'Amour qui se donne, qui se livre, l'Amour "qui établit l'Unité". Vivons comme Madeleine à travers tout, le jour [et] la nuit, dans la clarté ou les ténèbres, toujours sous le regard de l'Immuable Beauté qui veut nous fasciner, nous captiver, plus que cela, nous déifier ! » (L 121)

Pour vivre dans l'amour, le sacrifice de soi-même et l'union à Dieu dans la prière sont inséparables, l'un nourrissant l'autre, comme Élisabeth le rappelle énergiquement à Germaine de Gemeaux (L 278, vers le 10 juin 1906) :

« Vivez toujours avec Lui au-dedans ; cela suppose une grande mortification, car pour s'unir ainsi sans cesse à Lui, il faut savoir tout Lui donner. (...) rappelez vous que, quand Il prend ainsi la place dans un cœur, c'est pour y vivre "*seul et séparé*". Vous comprenez dans quel sens je dis ceci : je ne parle pas de la vie religieuse, qui est la grande séparation avec le monde, mais de ce dégage­ment, de cette pureté qui

22. « Heureuse l'âme qui est arrivée à ce dégage­ment total, elle aime en vérité !... » (L 264 de fin janvier 1906, à Mme Angles).

met comme un voile sur tout ce qui n'est pas Dieu et qui nous permet d'adhérer sans cesse à Lui par la foi. »

Le prêtre est spécialement appelé à vivre ainsi « seul et séparé » au milieu des multiples sollicitations pastorales. Élisabeth montre qu'il ne s'agit pas d'un retrait de l'action mais d'un vrai détachement de soi, de ce qu'elle appelle un « dégagement » qui conduit à s'oublier soi-même pour adhérer à Dieu dans la foi, que ce soit dans la prière ou dans la célébration des sacrements, ou encore dans les relations avec les personnes : « l'amour, pour être vrai, doit être sacrifié : "Il m'a aimée, Il s'est livré pour moi", voilà le terme de l'amour » (L 278).

Pour Élisabeth, cet « office d'amour » s'accomplit dans les moindres événements de la vie quotidienne. Il s'agit de tout marquer « du sceau de l'amour », ainsi qu'elle le rappelle à une laïque, dans l'une de ces dernières lettres : « oh ! comme tout ce qui n'a pas été fait pour Dieu et avec Dieu est vide ! Je vous en prie, oh, marquez tout avec le sceau de l'amour ! Il n'y a que cela qui demeure »²³.

C'est dans cette lumière qu'Élisabeth place la chasteté parfaite. En se laissant aimer et transformer dans l'Amour, la personne consacrée – comme le prêtre appelé au célibat pour le Royaume – est « virginisée »²⁴ à la ressemblance du Christ et peut alors le refléter et le transmettre aux autres : « Demeurons en son amour. Qu'Il virginise, qu'Il imprime en nous sa divine beauté, et que toutes pleines de Lui nous puissions le donner aux âmes... » (L 126, à Hélène Cantener, juin 1902).

La virginité est un fruit de l'Amour qui nous saisit mais elle est aussi le fruit de notre réponse à cet Amour, par une exigence de détachement des liens qui nous empêchent de vivre en Dieu. Dans une lettre à l'abbé Chevignard (en novembre 1905), Élisabeth ne craint pas de proposer au tout jeune prêtre (il a été ordonné en juillet) ce haut idéal de pureté (imprégné de la doctrine de Jean de la Croix) :

« N'expérimentez-vous pas chaque jour la vérité de cette pensée : "Vous n'êtes plus des hôtes ou des étrangers, mais vous êtes déjà de la Cité des saints et de la Maison de Dieu" ? Mais, pour vivre ainsi au-delà du voile, comme il faut être fermé à toutes les choses d'en-bas ! Le Maître me presse de me *séparer* de tout ce qui n'est pas Lui – ce mot me dit tant de choses –, et c'est ainsi que je me prépare à la fête de l'Immaculée, anniversaire de ma prise d'habit. Je vous demande, ce jour-là, une intention toute spéciale afin que le Christ, par l'effusion de son Sang, me revête de

23. L 333 de fin octobre 1906, à Mme de Bobet. Cette lettre fait partie des lettres-testament d'Élisabeth (cf. n. 1, OC 788).

24. Le terme vient de Thérèse de l'Enfant-Jésus (cf. OC, p. 413, n. 2).

cette pureté, de cette virginité qui permet à l'âme d'être irradiée de la clarté même de Dieu » (L 250).

Ces perspectives éclairent sous une lumière vive (à la fois mystique et pratique) l'appel au célibat qui, dans l'Église latine, fait partie intégrante de la vocation sacerdotale. Le Concile Vatican II a rappelé que « la continence parfaite et perpétuelle pour le royaume des cieux », « à la fois signe et stimulant de la charité pastorale », est « une source particulière de fécondité spirituelle dans le monde » (*Presbyterorum Ordinis*, 16). Le même texte souligne que cette virginité du prêtre a pour finalité une participation à « l'œuvre de la régénération surnaturelle » et une capacité plus grande « d'accueillir largement la paternité dans le Christ » (*ibidem*). Reprenant cet enseignement, Jean-Paul II a souligné les liens entre cette vocation à la virginité pour le Royaume et la vie dans l'amour : « Dans la virginité et le célibat, la chasteté maintient sa signification fondamentale, c'est-à-dire celle d'une sexualité humaine vécue comme authentique manifestation et précieux service de l'amour de communion et de donation interpersonnelle. Cette signification subsiste pleinement dans la virginité qui, même dans le renoncement au mariage, réalise la "signification sponsale" du corps, moyennant une communion et une donation personnelle à Jésus Christ et à son Église » (*Pastores dabo vobis*, 29).

« Laisse-toi aimer plus que ceux-ci »

Nul volontarisme en cet « office d'amour » : il ne s'agit pas tant de faire que d'être de plus en plus saisi par le Christ, de demeurer en son Amour : « Que le Christ nous introduise en ces profondeurs, en ces abîmes où l'on ne vit que de Lui. (...) Aimer, aimer tout le temps, vivre d'amour, c'est-à-dire être livrée, être sa proie !... » (L 125, à Hélène Cantener, juin 1902)

Cet amour reçu et donné permet de supporter les épreuves qui ne manquent pas en toute vie, spécialement pour les prêtres dans les « tribulations du ministère » : « L'amour, voilà ce qui rend son fardeau si léger et son joug si doux », écrit Élisabeth dans une lettre à Mme Angles qui traverse des épreuves (L 220, du 5 janvier 1905).

Comme la sainte de Lisieux, Élisabeth perçoit que sa vocation (de baptisée et de carmélite) est un appel à pénétrer dans la « science d'amour ». C'est encore au chanoine Angles qu'Élisabeth exprime sa vocation à aimer, qui s'est élargie au contact du « Dieu tout amour », le Christ : « Oui, c'est vrai ce que dit saint Paul, "Il a trop aimé", trop aimé sa

petite Élisabeth. Mais l'amour appelle l'amour et je ne demande plus autre chose au bon Dieu sinon de comprendre cette science de la charité dont parle saint Paul et dont mon cœur voudrait sonder toute la profondeur. (...) Ah, si vous saviez comme mon cœur est toujours le même... Que dis-je, il s'agrandit, il s'élargit au contact du Dieu tout Amour »²⁵.

Élisabeth voit toute chose dans la lumière de l'amour : « j'ai essayé de balbutier ce que c'est que d'aimer : je crois que c'est la science des saints, et je n'en veux pas connaître d'autre » (L 235, à ses tantes Rolland, juillet 1905). La source de cette « science des saints » qui est « science de la charité »²⁶, c'est l'*agapè tou Théou*, l'amour gratuit et miséricordieux dont nous sommes l'objet, ce « trop grand amour » qu'Élisabeth atteste dans sa maladie, le 12 juin 1906, à sa mère : « Oh, vois-tu, il y a un mot de saint Paul qui est comme un résumé de ma vie, et que l'on pourrait écrire sur chacun de ses instants : "*Propter nimiam charitatem*". Oui, tous ces flots de grâces, c'est "parce qu'Il m'a trop aimée" » (L 280).

Selon Élisabeth de la Trinité, vivre dans l'amour ne consiste donc pas tant à multiplier des actes qu'à développer une attitude de fond, à la fois réceptive, recueillie et patiente. Le 24 juin 1906, elle écrit à sa sœur (L 288) :

« chantons ensemble notre hymne à l'Amour, de jour et de nuit ; avec David disons : "Je veux réveiller l'aurore !", c'est-à-dire : Avant qu'elle ne paraisse, déjà j'aime !... Aimer, c'est si simple, c'est se livrer à toutes ses volontés, comme Lui s'est livré à celles du Père ; c'est demeurer en Lui car le cœur qui aime ne vit plus en soi mais en celui qui fait l'objet de son amour ; c'est souffrir pour Lui, recueillant avec joie chaque sacrifice, chaque immolation qui nous permettent de donner joie à son Cœur ».

Cette orientation rend réceptif à l'amour divin jusqu'à ce qu'il imprègne toute l'activité pour nous entraîner dans un mouvement de don et d'oubli de soi continuel. Élisabeth l'a donc vécu et exprimé surtout dans la dernière année de sa vie. Ses ultimes confidences l'attestent. Ainsi, dans sa « lettre-testament », *Laisse-toi aimer*, elle donne à sa prieure cette clé de sa vie et de toute vie spirituelle.

Comme tout prêtre l'éprouve à un moment ou à un autre de son existence, Mère Germaine, prieure du Carmel de Dijon, a souffert du fardeau de cette responsabilité. Elle a

25. L 219 (début janvier 1905).

26. Élisabeth de la Trinité manifeste ainsi la relation entre Eph 2, 4 : « à cause du grand amour dont Il nous a aimés », et Eph 3, 18-19 : « Ainsi vous recevrez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur, vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la Plénitude de Dieu ».

éprouvé une certaine crainte devant l'appel du Seigneur qui choisit des êtres faibles pour devenir pasteurs de son troupeau, leur disant comme à Pierre : « m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jn 21, 15). Or, comme le souligne Conrad De Meester, Élisabeth renverse la perspective : « *Laisse-toi aimer plus que ceux-ci* »²⁷. L'office d'amour devient alors un appel à s'abandonner avec confiance à l'amour du Christ, à travers tout :

« "*Vous êtes étrangement aimée*", aimée de cet amour de préférence que le Maître ici-bas eut pour quelques-uns et qui les emporta si loin. Il ne vous dit pas comme à Pierre : "M'aimes-tu plus que ceux-ci ?" Mère, écoutez ce qu'Il vous dit : "*Laisse-toi aimer plus que ceux-ci ! c'est-à-dire sans craindre qu'aucun obstacle n'y soit obstacle, car je suis libre d'épancher mon amour en qui il me plaît ! 'Laisse-toi aimer plus que ceux-ci', c'est ta vocation, c'est en y étant fidèle que tu me rendras heureux, car tu magnifieras la puissance de mon amour. Cet amour saura refaire ce que tu aurais défait : 'Laisse-toi aimer plus que ceux-ci'.*"

(...) *laissez-vous aimer plus que les autres, cela explique tout et empêche l'âme de s'étonner...* » (LA 2-3 ; souligné dans le texte)

À la suite de Thérèse de l'Enfant-Jésus, il s'agit même d'aimer sa faiblesse, dans un élan de confiance dans le Christ Jésus qui a pris sur lui notre misère. Dans une de ses dernières lettres, Élisabeth insiste sur ce point auprès de Germaine de Gemeaux :

« Si votre nature est un sujet de combat, un champ de bataille, oh, ne vous découragez pas, ne vous attristez pas. Je dirais volontiers : aimez votre misère, car c'est sur elle que Dieu exerce sa miséricorde, et lorsque sa vue vous jette dans la tristesse qui vous replie sur vous, cela, c'est de l'amour-propre ! Aux heures de défaillance, allez vous réfugier sous la prière de votre Maître ; oui, petite sœur, sur sa Croix Il vous voyait, Il priait pour vous, et cette prière est éternellement vivante et présente devant son Père ; c'est elle qui vous sauvera de vos misères. Plus vous sentez votre faiblesse, plus votre confiance doit grandir, car c'est à Lui seul que vous vous appuyez »²⁸.

C'est encore ici que la vie en présence de Dieu, cœur du message spirituel d'Élisabeth de la Trinité, prend tout son poids et son sens : « Je n'ai pas peur de ma faiblesse, c'est elle qui me donne confiance, car le Fort est en moi et sa vertu est toute puissante ; elle opère, dit l'Apôtre, au-delà de ce que nous pouvons espérer ! »²⁹

Élisabeth a saisi le cœur du message thérésien et elle l'a assimilé dans sa propre existence, avec son charisme particulier. Elle a compris que l'essentiel de la vie spirituelle n'est pas la réussite de notre propre sainteté, ou de notre ministère, mais de permettre à

27. OC 192.

28. L 324 vers le 10 oct 1906. Voir aussi L 129 à Mme de Sourdon (25 juillet 1902), L 249 à Mme Angles, L 298 à sa sœur (16 juillet 1906), etc.

29. L 333 de fin octobre 1906, à Mme de Bobet, qui fait partie des lettres-testament d'Élisabeth. Cf. Eph. 3, 20.

Dieu de réaliser son dessein miséricordieux, de « manifester la puissance de son amour ». Comme Thérèse, Élisabeth renverse la perspective : du regard sur l'homme elle bascule dans un regard sur Dieu, « libre d'épancher son amour » comme il lui plaît. Ce n'est pas d'abord le fruit d'une méditation sur nos échecs humains, une confiance en Dieu appelée par la vue de nos médiocrités (comme si Dieu était le « bouche-trou » de nos insuffisances). C'est avant tout le fruit d'un regard sur Dieu lui-même, révélé en Jésus-Christ, connu à travers les Écritures et dans la contemplation. C'est donc à une attitude exigeante d'abandon dans une offrande totale de soi qu'Élisabeth invite sa Prieure. Tel est le sens profond de sa propre vocation d'être « Louange de gloire de la Sainte Trinité », qu'elle transmet à sa Prieure :

« en partant je vous lègue cette vocation qui fut mienne au sein de l'Église militante et que je remplirai désormais incessamment en l'Église triomphante : "*Louange de gloire de la Sainte Trinité*". Mère, "*laissez-vous aimer plus que ceux-ci*" : c'est comme cela que votre Maître veut que vous soyez louange de gloire ! Il se réjouit d'édifier en vous par son amour et pour sa gloire, et c'est Lui seul qui veut opérer, quand même vous n'auriez rien fait pour attirer cette grâce sinon ce que fait la créature : œuvres de péchés et de misères... Il vous aime ainsi, Il vous aime "*plus que ceux-ci*", Il fera tout en vous, Il ira jusqu'au bout : car quand une âme est aimée par Lui à ce point, sous cette forme, aimée d'un amour immuable et créateur, d'un amour libre qui transforme comme il Lui plaît, oh ! que cette âme va loin ! » (LA 5, souligné dans le texte)

Il s'agit donc d'être sans cesse tourné vers l'Amour trinitaire, dans un regard de foi, afin d'avoir part à cet Amour divin grâce à ce lien établi par la foi vive, animée par la charité, même si c'est dans la faiblesse sentie et la pauvreté éprouvée :

« la fidélité que le Maître vous demande, c'est de vous tenir en société avec l'Amour, c'est de vous écouler, de vous enraciner en cet Amour qui veut marquer votre âme du sceau de sa puissance, de sa grandeur. Vous ne serez jamais banale, si vous êtes éveillée en l'amour ! Mais aux heures où vous ne sentirez que l'écrasement, la lassitude, vous Lui plairez encore si vous êtes fidèle à *croire* qu'Il opère encore, qu'Il vous aime quand même, et *plus même* : parce que son amour est *libre* et que c'est ainsi qu'Il veut se *magnifier* en vous ; et vous vous *laissez* aimer "*plus que ceux-ci*" » (LA 6, souligné dans le texte).

Élisabeth de la Trinité invite l'homme fragile et vulnérable à une attitude de foi en Dieu qui est Amour dans l'unité de son essence et dans la Trinité des Personnes, et dont Jésus est le visage. Elle conclut *Laisse-toi aimer* par cette visée théologique : « vous êtes appelée à rendre hommage à la Simplicité de l'Être divin et à magnifier la puissance de son Amour » (LA 6). C'est en cette orientation que s'unissent l'office d'amour et la louange de gloire. Or la vie de la carmélite, pas plus que celle du prêtre, n'a pas pour unique fin la recherche de Dieu. Elle est tout orientée vers l'Église et le salut du monde.

« *Un Avent qui prépare l'Incarnation dans les âmes* »

Élisabeth de la Trinité était profondément convaincue de la dimension apostolique de la vocation contemplative du Carmel. À Germaine de Gemeaux qui se posait la question de la vocation carmélitaine, elle écrit le 14 septembre 1902 (L 136), pour souligner la double orientation de cet appel :

« Voilà toute la vie du Carmel, vivre en Lui ; alors, tous les sacrifices, toutes les immolations deviennent divins, l'âme à travers tout voit Celui qu'elle aime et tout la porte à Lui : c'est un cœur à cœur continu ! Vous voyez que déjà vous pouvez être carmélite par l'âme. Aimez le silence, l'oraison, car c'est l'essence de la vie du Carmel. (...) Priez aussi notre séraphique Mère sainte Thérèse, elle a tant aimé, elle est morte d'amour ! Demandez-lui sa passion pour Dieu, pour les âmes, car la carmélite doit être apostolique : toutes ses prières, tous ses sacrifices tendent à cela ! »

C'est donc dans l'amour que s'unifient ces deux mouvements, vers Dieu et vers les hommes. Élisabeth vivait déjà cela dans le monde, comme elle le rapporte dans une lettre du 16 mai 1901 (peu avant son entrée au Carmel, le 2 août), à Marguerite Gollot (L 54) :

« J'irai à ma soirée, mon corps y sera, mais c'est tout car, mon cœur, qui pourrait le distraire de Celui que j'aime et, voyez-vous, je crois qu'Il sera content de m'avoir là. Demandez-Lui qu'Il soit tellement en moi qu'on le sente en s'approchant de sa pauvre petite fiancée et qu'on pense à Lui !... Nous sommes ses hosties vivantes, ses petits ciboires, ah ! que tout en nous le reflète, que nous le donnions aux âmes ».

La vie en présence de Dieu, qu'Élisabeth souligne fortement, a pour fin la fécondité apostolique. Celle-ci vient du rayonnement et du débordement de la vie divine dans la personne qui reste unie à la Source. Élisabeth affirme nettement à un séminariste cette exigence d'intériorité pour la mission : « Il [le Père] est penché sur nous avec toute sa charité, de jour et de nuit voulant nous communiquer, nous infuser sa vie divine, afin de faire de nous des êtres déifiés, qui le rayonnent partout. Oh, qu'il est puissant sur les âmes, l'apôtre qui reste toujours à la Source des eaux vives ; alors il peut déborder autour de lui sans que jamais son âme se vide puisqu'il communie à l'Infini ! » (L 124 à l'abbé Beaubis, 22 juin 1902).

C'est surtout dans ses lettres à l'abbé Chevignard, qu'Élisabeth donne sa compréhension de l'apostolat « pour la carmélite comme pour le prêtre » : rester uni à Dieu dans l'action, communier à sa volonté, pour pouvoir le rayonner et transmettre sa grâce :

« Ne trouvez-vous pas que dans l'action, alors qu'on remplit l'office de Marthe, l'âme peut toujours demeurer tout adorante, ensevelie comme Madeleine en sa contemplation, se tenant à cette source comme une affamée, et c'est ainsi que je comprends l'apostolat pour la carmélite comme pour le prêtre. Alors l'un et l'autre

peuvent rayonner Dieu, le donner aux âmes s'ils se tiennent sans cesse à ces sources divines » (L 158, 24 février 1903).

Dans l'importante lettre 191 (du 25 janvier 1904), à la lumière de la *Lettre aux Éphésiens*, Élisabeth montre au jeune prêtre que c'est dans l'Amour de charité que se trouve la clé de tout apostolat fécond dans l'Église :

« Sa charité, sa "trop grande charité" pour employer encore le langage du grand apôtre, voilà ma vision sur la terre. Monsieur l'Abbé, comprendrons-nous jamais combien nous sommes aimés ? Il me semble que c'est bien là la science des saints. Saint Paul, dans ses magnifiques épîtres, ne prêche pas autre chose que ce mystère de la charité du Christ (...) Puisque Notre Seigneur demeure en nos âmes, sa prière est à nous et je voudrais y communier sans cesse, me tenant comme un petit vase à la Source, à la Fontaine de vie, afin de pouvoir ensuite la communiquer aux âmes, en laissant déborder ses flots de charité infinie. "Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité". Cette parole de notre Maître adoré, faisons-la toute nôtre, oui sanctifions-nous pour les âmes, et puisque nous sommes tous les membres d'un seul corps, dans la mesure où nous aurons abondamment la vie divine nous pourrons la communiquer dans le grand corps de l'Église ».

Ici l'horizon s'élargit : il ne s'agit plus seulement de « se remplir » de Dieu pour qu'il puisse déborder par nous au dehors. C'est la charité même du Christ qui saisit aussi bien l'apôtre que ceux vers qui il est envoyé, dans l'unité de l'Église Corps du Christ.

C'est alors qu'apparaît le thème de la « maternité spirituelle » dans l'apostolat, à l'image de la Vierge Marie. Comme Élisabeth l'écrit, toujours à l'abbé Chevignard, la finalité de l'apostolat de la carmélite resplendit dans cette « maternité » dans l'ordre du salut : « J'envisage aussi ma vie de carmélite sous cette double vocation : "vierge-mère". Vierge : épousée en la foi par le Christ ; mère : sauvant les âmes, multipliant les adoptés du Père, les cohéritiers de Jésus Christ » (L 199, 27 avril 1904).

Élisabeth de la Trinité donne ainsi un enseignement précieux pour comprendre la nature et les conditions de la mission. L'union à Dieu n'est pas une préparation (que l'on pourrait laisser de côté dans le feu de l'action...). La vie dans l'Amour est la condition permanente de tout apostolat, afin que ce dernier ait une fécondité dans l'ordre du salut et de la grâce de l'adoption filiale. L'action du prêtre engagé dans la mission est donc toujours seconde. Elle prépare les chemins au Christ qui agit dans les cœurs par la grâce de son Esprit :

« J'aime cette pensée que la vie du prêtre (et de la carmélite) est un Avent qui prépare l'Incarnation dans les âmes. David chante en un psaume "que le feu marchera devant le Seigneur". Le feu, n'est-ce pas l'amour ? et n'est-ce pas aussi notre mission de préparer les voies du Seigneur par notre union à Celui que l'Apôtre appelle un "feu consumant" ? A son contact notre âme deviendra comme une flamme d'amour se

répandant dans tous les membres du corps du Christ qui est l'Église ; alors nous consolerons le Cœur de notre Maître et Il pourra dire en nous montrant au Père : "Déjà je suis glorifié en eux" » (L 250, vers le 29 nov 1905).

Comme le fait remarquer Hans Urs von Balthasar, grâce à Thérèse d'Avila et à Thérèse de l'Enfant-Jésus, Élisabeth de la Trinité a une conception élargie de la contemplation. À l'encontre d'une « contemplation pure » coupée des besoins du monde, la contemplation d'Élisabeth atteint une plénitude qui comporte une « dimension intérieure d'action apostolique »³⁰. Sans être absolument originale, une telle conception est particulièrement adaptée au prêtre : elle l'appelle à rester uni au Christ Bon Pasteur qui, par son Esprit, diffuse l'amour, à travers son être, son action pastorale, ses paroles, etc.

Car, en définitive, la vie spirituelle du prêtre consiste essentiellement à demeurer près de la source de l'Amour, pour en être le témoin et l'instrument vivant dans le monde. Certes les sacrements agissent par eux-mêmes, mais la sainteté du ministre contribue grandement à leur efficacité spirituelle dans les personnes³¹. De plus, l'action du prêtre ne se limite pas à donner les sacrements, tant s'en faut ! La qualité du témoignage de sa charité importe donc beaucoup à la fécondité de son ministère. Élisabeth de la Trinité nous aide à répondre à ce défi fondamental pour tout prêtre. C'est sur l'amour que se clôt, pour ainsi dire, la correspondance d'Élisabeth. C'est le mot final de son message pour tous les baptisés mais, nous l'avons vu, à un titre spécial pour les prêtres : « vivons d'amour pour mourir d'amour et pour glorifier le Dieu tout Amour »³².

30. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle, op. cit.*, p. 102.

31. Cf. PDV, 25.

32. L 335, lettre-testament à sœur Marie-Odile, du 28 oct 1906.